

Lorsque j'entends les mots "New York", la première chose qui me vient à l'esprit, c'est la fenêtre de l'appartement de mes grands-parents, au sixième étage, à l'angle de Central Park South et de Columbus Circle. La fenêtre est ouverte, et je suis là, debout, avec en main un

PAUL AUSTER

, CONSTAT
D'ACCIDENT
ET AUTRES TEXTES

traduit de l'américain par Christine Le Bœuf

penny que je m'apprête à lâcher afin d'observer sa chute vers la rue. Je ne devais pas avoir plus de quatre ou cinq ans à cette époque. A l'instant précis où j'allais ouvrir la main, ma grand-mère m'a regardé et elle a crié : "Ne fais pas ça ! [...]"

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Cette suite de courts récits, articles, préfaces, réunis par Paul Auster sur le mode d'un précédent recueil intitulé *Le Diable par la queue*, semble d'abord un reflet de son univers romanesque. Mais peu à peu, après l'évocation de l'enfance, du hasard, de l'amitié, de la littérature et de la poésie, la fiction et la mémoire s'éloignent et ce livre prend l'aspect d'une chronique d'inquiétude : les mots d'un romancier que les terribles événements du 11 septembre auraient ramené vers les angoisses du passé.

Paul Auster, qui fut considéré par la critique comme le plus français des écrivains américains, dit ici son appartenance, ses utopies, ses réticences face à la politique de G. W. Bush, mais aussi sa confiance et son respect pour l'humanité.

PAUL AUSTER

Né en 1947 dans le New Jersey, Paul Auster vit à Brooklyn. Poète, romancier, traducteur, il est l'un des écrivains les plus brillants de sa génération. En France, son œuvre est publiée aux éditions Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS ACTES SUD

Trilogie new-yorkaise :

– vol. 1 : *Cité de verre*, 1987 ;

– vol. 2 : *Revenants*, 1988 ;

– vol. 3 : *La Chambre dérobée*, 1988 ;

Babel n° 32.

L'Invention de la solitude, 1988 ; Babel n° 41.

Le Voyage d'Anna Blume, 1989 ; Babel n° 60.

Moon Palace, 1990 ; Babel n° 68.

La Musique du hasard, 1991 ; Babel n° 83.

Le Conte de Noël d'Auggie Wren, hors commerce,
1991.

L'Art de la faim, 1992.

Le Carnet rouge, 1993.

Le Carnet rouge / L'Art de la faim, Babel n° 133.

Léviathan, 1993 ; Babel n° 106.

Disparitions, coédition Unes / Actes Sud, 1994.

Mr Vertigo, 1994 ; Babel n° 163.

Smoke / Brooklyn Boogie, 1995 ; Babel n° 255.

Le Diable par la queue, 1996 ; Babel n° 379.

La Solitude du labyrinthe (entretien avec Gérard de
Cortanze), 1997.

Lulu on the bridge, 1998.

Tombouctou, 1999 ; Babel n° 460.

Laurel et Hardy vont au paradis suivi de *Black-
Out* et *Cache-Cache*, Actes Sud-Papiers, 2000.

Le Livre des illusions, 2002.

En collection Thesaurus :

Œuvre romanesque, t. I, 1996.

Œuvre romanesque et autres textes, t. II, 1999.

Titre original :
Accident Report
© Paul Auster, 1999

© ACTES SUD, 2003
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02125-2

© Leméac Editeur Inc., 2003
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 2-7609-2344-4

PAUL AUSTER

Constat
d'accident

et autres textes
traduits de l'américain
par Christine Le Bœuf

ACTES SUD

RÉPONSE A UNE QUESTION
DU *NEW YORK MAGAZINE*

Lorsque j'entends les mots "New York", la première chose qui me vient à l'esprit, c'est la fenêtre de l'appartement de mes grands-parents, au sixième étage, à l'angle de Central Park South et de Columbus Circle. La fenêtre est ouverte, et je suis là, debout, avec en main un penny que je m'apprête à lâcher afin d'observer sa chute vers la rue. Je ne devais pas avoir plus de quatre ou cinq ans à cette époque. A l'instant précis où j'allais ouvrir la main, ma grand-mère m'a regardé et elle a crié : "Ne fais pas ça ! Si ce penny tombe sur quelqu'un, il lui transpercera le crâne !"

1995

CONSTAT D'ACCIDENT

1

Quand A. était jeune, à San Francisco, et faisait ses débuts dans la vie, elle traversa une si mauvaise passe qu'elle faillit en perdre la raison. En l'espace de quelques semaines, elle fut renvoyée, l'une de ses meilleures amies fut assassinée par des cambrioleurs entrés la nuit dans son appartement et son chat bien-aimé tomba gravement malade. J'ignore quelle était la nature exacte de la maladie de l'animal mais, apparemment, sa vie était en danger et quand A. l'emmena chez le vétérinaire, celui-ci lui annonça que le chat mourrait dans le mois si on ne pratiquait pas une certaine opération. Elle lui demanda combien cela coûterait. Il additionna pour elle les différents coûts et arriva à un total de trois cent vingt-sept dollars. A. ne disposait pas d'une somme pareille. Son compte en banque était presque à sec, et pendant plusieurs jours

elle erra dans un état de détresse extrême, pensant tour à tour à son amie morte et à la somme impossible qui eût permis d'éviter la mort à son chat : trois cent vingt-sept dollars.

Un jour où elle circulait en voiture dans la Mission, elle s'arrêta à un feu rouge. Son corps était présent, mais ses pensées étaient ailleurs et dans l'intervalle, dans ce petit espace que nul n'a exploré à fond mais où nous vivons tous de temps à autre, elle entendit la voix de son amie assassinée. *Ne t'en fais pas*, disait la voix. *Ne t'en fais pas. Tout ça va s'arranger bientôt.* Le feu passa au vert mais A. était encore sous le charme de cette hallucination auditive et elle ne bougea pas. Un instant plus tard, une voiture lui rentrait dedans par-derrière, brisant l'un de ses feux arrière et enfonçant son pare-chocs. Le conducteur coupa son moteur, descendit de sa voiture et s'approcha de A. Il s'excusait de s'être comporté de façon aussi stupide. Non, fit A., c'était de ma faute. Le feu est devenu vert et je n'ai pas avancé. Mais l'homme répéta avec insistance qu'il se sentait responsable. Quand il apprit que A. n'était pas assurée contre les collisions (elle n'avait pas les moyens d'un tel luxe), il lui offrit de payer les dégâts qu'il pouvait avoir causés à sa voiture. Faites faire une estimation des frais, dit-il, et envoyez-moi la facture. Ma compagnie d'assurances s'en chargera. A. continua

à protester, disant à l'homme qu'il n'était pas responsable de l'accident, mais il ne voulut rien entendre et finalement elle céda. Elle conduisit sa voiture dans un garage et demanda au mécanicien d'évaluer le coût de la réparation du pare-chocs et du feu arrière. Quand elle revint, quelques heures plus tard, il lui tendit un devis. A un ou deux cents près, celui-ci s'élevait exactement à trois cent vingt-sept dollars.

2

W., l'ami de San Francisco qui m'a raconté cette histoire, réalise des films depuis vingt ans. Son dernier projet s'inspire d'un roman qui raconte les aventures d'une mère et de sa fille adolescente. C'est une œuvre de fiction, mais la plupart des événements racontés dans le livre ont été pris directement dans la vie de l'auteur qui, adulte aujourd'hui, a été jadis la fille adolescente ; la mère décrite dans le roman était sa vraie mère – et elle vit toujours.

Le tournage du film de W. avait lieu à Los Angeles. Une actrice célèbre fut engagée pour jouer le rôle de la mère et, selon ce que W. m'a raconté à l'occasion d'une récente visite à New York, tout se passa sans anicroches et le tournage fut achevé dans les délais prévus. Lorsqu'il commença à monter le film, W. décida néanmoins

d'ajouter quelques scènes qui, à son avis, amélioreraient nettement le récit. L'une d'elles comportait un plan où la mère garait sa voiture dans un quartier résidentiel. Le régisseur se mit à la recherche d'une rue appropriée et finit par en choisir une – arbitrairement, semble-t-il, puisque toutes celles de Los Angeles se ressemblent plus ou moins. Au jour dit, W., l'actrice et l'équipe de tournage se réunirent dans cette rue pour tourner. La voiture que l'actrice devait conduire était garée devant une maison – une maison qui n'avait rien de particulier, n'importe laquelle des maisons de la rue – et alors que mon ami et sa star, debout sur le trottoir, discutaient de la scène et des différentes façons de l'aborder, la porte de cette maison s'ouvrit d'un coup et une femme en sortit en courant. Elle paraissait rire et crier en même temps. Distracts par cet éclat, W. et l'actrice cessèrent de parler. La femme courait en criant et en riant sur la pelouse devant la maison, et elle se dirigeait droit sur eux. Je ne sais pas si cette pelouse était grande. W. a négligé ce détail quand il m'a raconté l'histoire, mais dans mon esprit, je la vois grande, ce qui donne à la femme une distance considérable à parcourir avant d'atteindre le trottoir et d'annoncer qui elle est. Un instant comme celui-là mérite d'être prolongé, à mon avis – ne fût-ce que de quelques secondes –, car ce qui allait se

passer était si invraisemblable, si extravagant, un tel défi aux probabilités qu'il faut pouvoir le savourer pendant quelques secondes de plus avant de le laisser s'enfuir. La femme qui courait sur la pelouse était la mère de la romancière. Personnage de fiction dans le livre de sa fille, elle était aussi sa mère dans la réalité et à présent, par le plus grand des hasards, elle allait rencontrer la femme qui interprétait ce personnage de fiction dans un film tiré du livre dont le personnage, en vérité, était elle-même. Elle était réelle, et elle était aussi imaginaire. Et l'actrice qui l'interprétait était, elle aussi, à la fois réelle et imaginaire. Elles étaient deux, debout sur le trottoir ce matin-là, mais en même temps il n'y en avait qu'une. Ou peut-être était-ce la même, multipliée par deux. A ce que m'a raconté mon ami, quand ces femmes ont enfin compris ce qui se passait, elles se sont jetées dans les bras l'une de l'autre.

3

En septembre de l'année dernière, j'ai dû passer quelques jours à Paris et mes éditeurs m'ont réservé une chambre dans un petit hôtel de la rive gauche. C'est l'hôtel où ils logent tous leurs auteurs, et j'y avais déjà séjourné plusieurs fois. A part la commodité de sa situation – à mi-longueur

d'une rue étroite donnant dans le boulevard Saint-Germain –, cet hôtel est dépourvu du moindre intérêt. Ses tarifs sont modestes, ses chambres sont exigües, et il ne figure dans aucun guide. Les gens qui le gèrent sont très sympathiques, mais ce n'est qu'un petit trou sans éclat et, à part quelques écrivains américains qui ont le même éditeur que moi, je n'ai jamais rencontré personne qui y eût logé. J'insiste sur ce point parce que l'obscurité de l'hôtel joue un rôle dans mon histoire. Si l'on ne s'attarde un instant à considérer combien il y a d'hôtels à Paris (ville qui attire plus de visiteurs que n'importe quelle autre au monde) et puis à penser au nombre de chambres que comptent ces hôtels (des milliers, sûrement des dizaines de milliers), on ne saisira pas la pleine signification de ce qui s'est passé l'an dernier.

Je suis arrivé tard à l'hôtel – avec plus d'une heure de retard sur l'horaire prévu – et j'ai demandé ma clé à la réception. Je suis monté tout de suite. A l'instant précis où je mettais la clé dans la serrure de ma chambre, le téléphone s'est mis à sonner. Je suis entré, j'ai laissé tomber mon sac par terre et j'ai décroché l'appareil, qui était logé dans une petite niche dans le mur juste à côté du lit, plus ou moins à la hauteur des oreillers. Parce que le téléphone était tourné vers le lit, parce que le cordon était court et parce que l'unique chaise de la chambre

se trouvait hors d'atteinte, il fallait s'asseoir sur le lit pour se servir du téléphone. C'est ce que je fis et, tout en parlant à la personne qui était au bout du fil, je remarquai un bout de papier qui traînait sous la table à l'autre bout de la chambre. De n'importe quel autre endroit, je n'aurais pas pu le voir. Les dimensions de la chambre étaient si réduites que l'espace entre la table et le pied du lit ne devait pas excéder un mètre cinquante. Mon poste d'observation à la tête du lit était le seul endroit d'où je pouvais apercevoir ce qui se trouvait sous la table. Une fois la conversation terminée, je me relevai, me penchai et ramassai le bout de papier. Curieux, bien sûr, toujours curieux, mais ne m'attendant pas du tout à quoi que ce fût d'extraordinaire. Il s'avéra que ce papier était l'un de ces petits messages préimprimés que l'on glisse sous votre porte dans les hôtels européens : "Pour ..." et "De la part de ...", la date, l'heure, et puis un espace blanc pour le message. La feuille était pliée en trois et, en lettres majuscules sur le dessus, je lus le nom d'un de mes meilleurs amis. Nous ne nous voyons pas souvent (O. vit au Canada), mais nous avons vécu ensemble un certain nombre d'expériences mémorables et il n'y a jamais eu entre nous que la plus profonde affection. Voir son nom sur le message me fit grand plaisir. Nous ne nous étions plus parlé depuis quelque

temps, et je ne m'étais pas douté qu'il serait à Paris en même temps que moi. Pendant ces premiers instants de découverte et d'incompréhension, je supposai que O. avait, d'une manière ou d'une autre, eu vent de mon arrivée et qu'il avait appelé l'hôtel afin de me laisser un message. Celui-ci avait été monté dans ma chambre mais la personne qui l'avait apporté l'avait posé distraitement au bord de la table et il était tombé par terre. Ou bien cette personne (la femme de chambre ?) l'avait fait tomber sans le faire exprès en préparant la chambre pour mon arrivée. Ni l'une, ni l'autre de ces explications ne me paraissait très plausible. L'angle n'était pas juste et, à moins que quelqu'un ne l'ait poussé du pied après qu'il fut tombé par terre, le papier ne pouvait pas se retrouver si loin sous la table. Je commençais déjà à reconsidérer mon hypothèse quand un détail plus important me sauta aux yeux. Le nom de O. se trouvait sur le dessus du message. Si celui-ci m'avait été destiné, c'était mon nom qui aurait figuré là. C'était la place du nom du destinataire et non de l'expéditeur, et si mon nom ne se trouvait pas là, il ne serait sûrement nulle part. Je dépliai le message et le lus. L'envoyeur était quelqu'un dont je n'avais jamais entendu parler, mais le destinataire était bien O. Je descendis précipitamment à la réception et demandai à l'employé si O. était encore là.

Question stupide, mais je la posai néanmoins. Comment O. aurait-il pu être là, puisqu'il n'était plus dans sa chambre ? C'était moi qui occupais cette chambre, désormais, et ce n'était plus la chambre de O. mais la mienne. Je demandai à l'employé quand il était parti. Il y a une heure, répondit-il. Une heure avant, j'étais assis dans un taxi à l'entrée de Paris, bloqué dans un embouteillage. Si j'étais arrivé à l'hôtel à l'heure prévue, j'aurais rencontré O. à l'instant même où il passait la porte.

1999

